DANIEL SCHNEIDERMANN

LE CAUCHEMAR MÉDIATIQUE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le Cauchemar médiatique

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Tout va très bien, monsieur le ministre, Belfond, 1987.
Où sont les caméras ?, Belfond, 1989.
La Disparue de Sisterane, Fayard, 1992.
Anxiety show, Arléa, 1994.
Arrêts sur images, Fayard, 1994.
Nos mythologies, Plon, 1995.
L'Étrange Procès, Fayard, 1998.
Du journalisme après Bourdieu, Fayard, 1999.

En collaboration avec Laurent Greilsamer :
Un certain Monsieur Paul, l'affaire Touvier, Fayard, 1989.
Les juges parlent, Fayard, 1992.
Où vont les juges ?, Fayard, 2002.

Extrait de la publication

DANIEL SCHNEIDERMANN

Le Cauchemar médiatique

DENOËL
IMPACTS

Extrait de la publication

Ouvrage publié sous la direction
de Guy Birenbaum

L'auteur tient à remercier particulièrement
Émilie Giaime pour le précieux travail
de décryptage et d'analyse
qu'elle a effectué dans la préparation de ce livre.

www.denoel.fr

© 2003, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN : 2-207-25500.X
B 25500-8

Note de méthode

Ces analyses reposent sur le texte d'articles de presse et la transcription intégrale d'émissions de radio et de télévision, matériau auquel chaque lecteur a pu avoir accès (à l'exception évidemment du passage concernant *Le Monde*, qui fait aussi appel à une expérience personnelle). Le caractère oral de ces interventions a été conservé, non pour dévaloriser le discours des acteurs, mais parce que la familiarité, l'approximation, la brutalité parfois de la transmission orale, comptent pour beaucoup dans l'efficacité de la propagation des « légendes cauchemardesques » que nous tentons d'analyser ici.

Qu'il nous soit permis de saisir l'occasion pour remercier l'équipe de documentalistes de l'émission « Arrêt sur images », Benoît Leprince, Pierre-Henri Moreau et Yann Perdrix, collecteurs et gardiens de cette précieuse mémoire écrite et audiovisuelle.

Extrait de la publication

Introduction

C'est un cauchemar très ordinaire. Des visages familiers (présentateurs de télévision, journalistes, comédiens), des voix qui respirent l'équilibre, la compétence et le bon sens (sociologues, psychiatres, anciens des services secrets, professeurs en Sorbonne, avocats, procureurs de la République, syndicalistes policiers, anciens ministres, ministres actuels, philosophes), toutes personnes apparemment saines d'esprit, exerçant d'éminentes responsabilités, détenteurs de cartes tricolores, habituées des plateaux de télévision, vous tiennent soudain des propos déments.

« Il n'y a plus de policiers sur le territoire national, livré aux gangs et aux voyous. Les autobus ne sont plus sûrs. Les écoles ne sont plus sûres. Les stades ne sont plus sûrs. Les rues ne sont plus sûres. Les vieillards, les enfants, les femmes tremblent en rentrant chez eux. La police ? Elle tremble aussi. Même les commissariats ne sont plus sûrs », disent-ils par exemple. Le gouvernement ne fait rien ? « Évidemment, c'est lui qui a organisé la désertion. » « Des

sectes organisent impunément, en plein Paris, des cérémonies de décapitations d'enfants », ajoutent-ils. La justice ne fait rien ? « Évidemment, elle est infiltrée par les réseaux pédophiles. D'ailleurs le soir venu, les juges goûtent aussi au péché dans leur cabinet déserté. Des enfants reposent dans des charniers proches de chez vous, mais on ne le saura jamais. Cette vérité-là, personne n'a intérêt à la dire. » « Demain, tout le monde fera l'amour sous le regard des caméras, et Loana sera la prochaine Marilyn. » Et le gouvernement ne fait rien ? « Évidemment, il est trop content que l'on parle d'autre chose que de l'insécurité ou des plans sociaux. La norme de demain, c'est l'amour en public, et aux heures de grande écoute. Consens au règne du simple talent de vivre. Consens au règne des séduisants barbares. »

C'est un cauchemar très partagé. Vous regardez autour de vous. Vos enfants, vos parents, vos grands-oncles, vos voisins de cantine, la standardiste, le sous-chef de bureau, la boulangère : personne ne trouve rien à redire à ces étranges récits. Chacun, vous le sentez, est troublé par ces histoires que répètent en boucle la télévision et les journaux. D'ailleurs vous-même sentez bien qu'un curieux engourdissement vous interdit de vous réveiller. Cette démission générale dure quelques heures, quelques jours ou quelques mois. Puis, chacun reprend apparemment ses esprits, et la vie apparemment éveillée reprend son cours. Mais chacun sait bien que le cauchemar recommencera.

Extrait de la publication

C'est un cauchemar à deux temps. Toutes ces visions de cauchemar ne sont que les fruits monstrueux d'un silence, d'un non-dit. C'est une longue réticence à évoquer la délinquance qui ouvre les vannes du délire sur l'insécurité de la campagne présidentielle de 2002. C'est un immense embarras à propos de la pédophilie qui déchaîne les plus sombres cauchemars de charniers d'enfants. Omerta et emballement sont les deux versants successifs du cauchemar médiatique. Sans le foudroiement du 11 septembre, et son cortège d'autocensures, la supercherie de *L'Effroyable Imposture*[1] aurait-elle pu saisir à ce point les meilleurs esprits ?

Ayant échappé à toute autorité, brisé ses chaînes, fonçant dans les prairies sans cavalier, l'emballement médiatique est angoisse, griserie, ravissement, revanche, désir de rattraper le temps perdu.

C'est un cauchemar très consenti. L'emballé cauchemarde éveillé, et refuse d'être réveillé. En 1969, à Orléans, une rumeur s'empara de la ville : des jeunes femmes seraient droguées dans les cabines d'essayage de boutiques de prêt-à-porter tenues par des commerçants juifs, transportées endormies en Afrique, et livrées à des réseaux de traite des Blanches. Pendant plusieurs semaines, la rumeur galope impunément dans la ville, des marchés aux collèges en passant par les sorties d'église, folle cavale sans cavalier. Elle atteint essentiellement les femmes, rebondissant de

1. Thierry Meyssan, *L'Effroyable Imposture. Aucun avion ne s'est écrasé sur le Pentagone !*, Carnot, 2002.

Extrait de la publication

commère à commère, de mère à fille. « Vous savez quoi ? Il paraît que dans les salons d'essayage... » Mais l'extraordinaire n'est pas là. Étudiant cette « rumeur d'Orléans [1] », le sociologue Edgar Morin remarque qu'aucun de ceux ou celles qui la colportent n'entreprend la moindre démarche pour faire cesser le scandale. Personne ne va porter plainte. Tout au plus certaines jeunes femmes disent-elles : « Moi, je ne vais plus dans ces magasins. » Comme si elles préféraient rester dans ce terrifiant cauchemar, plutôt que d'accomplir les gestes qui pourraient le dissiper.

Car c'est un cauchemar très obsédant. La voix qui vous chante cette mélopée, elle sourd de partout. De la télévision bien sûr, et des journaux, et des radios. Et d'Internet bien entendu, ce tam-tam planétaire, à la fois propagateur et objet de rumeurs.

De quelque côté qu'on se tourne, la légende noire est confirmée, enrichie, solidifiée par un journal, un chiffre, une image de télévision, un collègue qui a lu le journal, dont le journaliste a lu le chiffre, dont l'auteur statisticien a vu la veille le journal télévisé, dont le présentateur a une mère qui a lu le chiffre, etc. Ouvre-t-on le roman dont « tout le monde » parle ? Le thème y est traité. Les méfaits multiformes du modernisme, l'islamisme, l'insécurité, les promesses perverses de la génétique, l'effondrement de la figure paternelle, la marchandisation du monde en général et de la sexualité en particulier, la criminalisation des utopies soixante-huitardes, thèmes qui sous-tendent la plupart

1. Edgar Morin, *La Rumeur d'Orléans*, Seuil, 1969.

Extrait de la publication

des emballements d'aujourd'hui, sont aussi des thèmes récurrents de l'œuvre du plus percutant romancier français contemporain, en tout cas du plus médiatisé, Michel Houellebecq. Pourquoi chaque livre de Houellebecq crée-t-il un mini-emballement ? Dans ce triangle infernal formé par les médias, Houellebecq et le public, s'établit une étrange résonance, les uns renvoyant à l'autre, l'autre aux uns, et le public se précipitant sur les livres.

La rumeur a toujours existé. Avant la création des *mass media*, elle trouve son point d'achoppement quand elle vient se heurter aux autorités, religieuses ou politiques, autorités à la tête froide, à même de la démentir. Dans la rumeur d'Orléans, ni les autorités ni les médias ne jouent le moindre rôle de propagation. Mystérieusement, ils sont tenus à l'écart. À croire que les femmes des journalistes ou l'épouse du secrétaire de la préfecture ne fréquentent guère les marchés, ou n'ont pas osé en parler à leur mari. Et quand les premiers articles y sont consacrés, alors que la rumeur est déjà sur la pente descendante, c'est pour la démentir, et dénoncer clairement son caractère diffamatoire. Autre époque, où les médias n'avaient pas peur de choisir le parti des institutions contre le peuple, quand le peuple déraillait.

L'irrésistible polyphonie...

Dans l'emballement tous les protagonistes se confondent, ceux qui parlent et ceux qui écoutent,

Extrait de la publication

journalistes et lecteurs, témoins et acteurs, tous colportent le même message. Le fleuve emballé ne laisse personne sur la rive. Chacun en est à la fois un peu auteur et victime. L'emballement nivelle les statuts. De l'élu politique au citoyen, la crédulité est la même, et ce ballet de ventriloques ne nous laisse d'autre choix que l'adhésion. Dans la stupeur créée par « Loft Story », cette formidable entreprise de confusion des statuts, qui transforme douze anonymes en vedettes, nous sommes tous à égalité, le député et la ménagère, le critique télé et le tenancier de bar, la collégienne et son professeur. Aucune échappatoire. Le système est clos.

Le premier but de ce livre est d'apprendre à repérer cet emballement, fruit et matrice à la fois du cauchemar médiatique. Car les emballés, d'abord, ne savent pas qu'ils sont emballés. Et pourtant les symptômes sont simples. Quand, dans les mêmes heures, les mêmes jours, les mêmes semaines, vous entendez tomber en grêle des messages convergeant par mille bouches, de votre entourage familial, amical, professionnel, ou des médias (autrement dit, de plusieurs sources sans aucune connexion apparente) et quand ces messages se succèdent à une cadence assez rapide pour ne laisser aucune chance à la moindre tentative critique, alors vous êtes déjà au cœur de l'emballement. La radio du matin : « Une nouvelle mise en examen dans l'affaire de la Vache folle. » Un collègue de bureau : « Moi je connais au moins deux familles, ils ne mangent plus de viande. » Une libre opinion dans

Extrait de la publication

un journal : « La responsable, c'est la mondialisation de l'industrie agroalimentaire. » La radio : « Les scientifiques tentent à présent de comprendre comment le prion a pu sauter la barrière des espèces. » Une photo, dans un magazine de salle d'attente : « Le premier malade français de Creutzfeld-Jacob garde espoir. » La télé : « Les bouchers se plaignent d'une diminution de 20 % de leur chiffre d'affaires. » Un boucher interrogé : « C'est fou, les gens ne veulent même plus manger de steak, alors que... » Un voisin de cantine : « Ah bon, vous avez pris de la viande ? Moi je ne prends plus que du poisson. J'ai entendu à la télé que même les steaks, il fallait se méfier. Et encore, ils ne disent pas tout. De gros intérêts sont en jeu. » La radio : « Le président a exhorté le Premier ministre à la vigilance dans l'affaire de la Vache folle. » Une voisine de bus : « Mais non, tant qu'on ne mange pas d'os à moelle... » Sa voisine : « Ils disent ça, mais qu'est-ce qu'ils en savent, au fond ? » Le journal : « Selon un sondage, 76 % des Français se déclarent prêts à bannir la viande de bœuf de leur alimentation. » Votre fils : « Non papa, pas de hamburger, s'il te plaît. Je vais prendre des Nuggets. »

... et la résonance

Donc l'emballement « prend » quand le public se l'approprie, le nourrit, le transforme, et vient à son tour stimuler les porteurs de la parole publique (journalistes, élus politiques, intellectuels).

Nous participons au dispositif qui nous cerne. Nous nous cernons nous-mêmes. Ainsi en 2003 le maire d'arrondissement parisien qui, en pleine panique de la propagation de la « pneumopathie atypique », préconise de refuser l'admission dans une école primaire d'un enfant revenant de vacances en Chine, est victime de l'emballement (s'il a peur, c'est parce que les médias ont amplifié l'angoisse) mais il vient lui-même grossir l'emballement, devenant lui-même un objet de médias. « On lit ça dans la presse [des articles concernant l'épidémie, *N.d.A.*] sans arrêt. Vous êtes un peu responsables. Des journalistes ont repris la chose et en ont fait une affaire d'État », explique-t-on aux journalistes au cabinet du maire du 15e arrondissement [1].

Un emballement est une symbiose miraculeuse entre les discours publics et les attentes intérieures. Ce moment de superposition, où la légende cauchemardesque colportée par l'extérieur vient exactement recouvrir les représentations intimes qui nous obsèdent. Devant la perfection de cette superposition, devant sa beauté géométrique, devant cet emboîtement de deux éléments « faits l'un pour l'autre » comme les corps de deux amants, nous démissionnons sans combattre.

Tout emballement suppose l'ambivalence du rêve éveillé, du demi-sommeil. Suis-je dans un rêve, ou dans le réel ? Si les romans de Michel Houellebecq sont de si puissants facteurs (et objets) d'emballement,

1. Didier Arnaud, « École peu câline après des vacances en Chine », *Libération*, 29 avril 2003.

Extrait de la publication

c'est parce qu'ils cultivent en permanence une ambivalence identique entre l'écrivain et ses personnages. Houellebecq lui-même est-il ce dénonciateur de l'hypocrisie et de la décadence néo-soixante-huitarde des *Particules élémentaires* ? Appelle-t-il lui-même de ses vœux ce *Brave New World* de la création d'une humanité en éprouvettes ? *Plateforme* est-elle une dénonciation, ou une apologie du tourisme sexuel ? Houellebecq partage-t-il intimement l'islamophobie finale de ses personnages ? Et moi lecteur : suis-je vraiment capable de lire avec plaisir ces apologies des manipulations génétiques et du tourisme sexuel ? L'ambiguïté des livres, sur tous ces points, permet aux emballements de se donner libre cours. Et il faut la capitulation de Houellebecq lui-même, admettant dans une interview alcoolisée qu'il partage personnellement cette conviction que « la religion la plus con, c'est quand même l'islam [1] », pour rompre le charme, crever cette étrange crédulité incrédule qui nous emprisonnait comme une bulle de savon, et nous permettre une mise à distance avec ses livres. Jusqu'au prochain.

Comme tout cauchemar, le cauchemar médiatique est la revanche de nos peurs inavouées. Car nous craignons tellement, au fond de nous-mêmes, que tout foute le camp, que les dispositifs de contrôle ne contrôlent plus rien, que nos systèmes de régulation soient en carton-pâte, que nos hiérarchies de valeurs

1. Interview de Michel Houellebecq par Didier Sénécal, *Lire*, septembre 2001.

Extrait de la publication

ne soient que trompe-l'œil, que les autorités s'effondrent, que tout ne soit que mensonge et complot autour de nous. Ces peurs sont en nous, enfouies, un peu honteuses, et totalement enchevêtrées avec nos certitudes de la période éveillée. De retour dans le monde des éveillés, nous savons bien que la police veille, que l'école, tant bien que mal, remplit sa mission, qu'un avion s'est bel et bien écrasé sur le Pentagone, et que la présence de caméras de surveillance dans les chambres à coucher ne va pas être rendue obligatoire demain. Mais au fond de nous, la civilisation ne nous a jamais vraiment rassurés, ou seulement en surface, et le cauchemar vient déclencher en nous l'amère confirmation qui précipite notre démission.

L'emballement est ce moment précis où le plaisir que nous prenons à la consommation médiatique est sans mélange, un plaisir animal, premier, une question de survie, un plaisir de succion, ce moment où nous suçons les balivernes des médias comme le nouveau-né tète le sein de sa mère, comme l'enfant dans le noir écoute des histoires d'ogre. Douceur du lait maternel, amertume de l'adrénaline : une histoire d'ogres qui coule au fond de nous comme un lait tiède, voilà l'emballement.

À ce stade, j'entends déjà les objections. « Mais alors, vous croyez que l'insécurité n'est qu'une légende ? » « Niez-vous que la pédophilie soit un des plus graves tabous de notre société, et que l'ampleur du phénomène, à l'école ou à l'Église, ait été long-

temps sous-estimée par les institutions ? » « Et le Loft ? Démentez-vous vraiment que cette émission ait propagé, dans la jeunesse, de déplorables modèles ? »

Non, trois fois non.

Disons-le pour ne pas avoir à le redire : on peut postuler l'existence, à la base de chaque emballement étudié ici, d'un noyau dur incontestable de réalité. Pas de fumée sans feu, bien entendu, à la différence d'Orléans. Mais l'emballement commence quand la fumée obscurcit si bien l'horizon, et terrifie si bien les observateurs, que chacun en oublie d'aller vérifier l'importance du feu.

Extrait de la publication

1.

L'insécurité dans la campagne, ou le cauchemar-marathon

« Nous ici, ça va. Mais avec ce qu'on voit à la télé ! »

Deux fois, cinq fois, dix fois, la phrase est revenue, dans des reportages télévisés, les jours de cauchemar qui ont suivi le foudroiement du 21 avril 2002. Le Pen au second tour ! Se débattant dans le même cauchemar que la majorité des Français qui n'avaient pas voté Le Pen, les reporters tentaient de comprendre pourquoi les habitants de tranquilles villages de l'Ain ou du Poitou avaient accordé tant de leurs voix à l'extrême droite. Et toujours la même explication : « Avec ce qu'on voit à la télé ! »

« Avec ce qu'on voit... » La télévision elle-même, pour la première fois, était donc obligée de reconnaître que ses images semblaient avoir pesé dans le résultat d'une élection majeure en France.

Les journalistes de télévision détestent le reconnaître. Ils répètent souvent : « Nous ne faisons rien d'autre que montrer le réel. » Ils refusent généralement d'accepter l'idée que ce sont eux qui sélectionnent l'infime partie de l'actualité qu'ils décident de

Extrait de la publication

Quel point commun entre « Loft Story », l'insécurité, les réseaux pédophiles, les livres *L'Effroyable Imposture* ou *La Face cachée du* Monde ? Tous ces sujets ont créé des emballements médiatiques, de passagères bouffées de folie, ces moments où chacun peut délirer puisque tout le monde dit n'importe quoi.

Les trains, les stades, les écoles, sont des coupe-gorge, nous répéta-t-on pendant toute la dernière campagne présidentielle. Et nous le crûmes. En tout instituteur sommeille un pédophile, nous répètent mille rumeurs. Et nous tremblons pour nos enfants. Aucun avion ne s'est écrasé sur le Pentagone, nous annonce Thierry Ardisson. Et, stupéfaits, tétanisés, nous nous sentons prêts à le croire. Souvenons-nous de ces moments de stupeur où se mêlent terreurs, euphories, dépressions, et un trouble consentement.

Succédant à de longues périodes d'omerta et d'autocensure, ces transes modernes rassemblent des ingrédients communs. On y croise les mêmes personnages d'Ogres et de victimes, de justiciers et de naïfs, de manipulateurs et de complices. On est victime de sombres complots. On ressent dans sa chair l'effondrement des anciennes certitudes, des anciennes protections. On y perd ses repères, son sens critique, et jusqu'à son identité. Omerta, emballement : telles sont les deux étapes infernales du cauchemar médiatique.

Le premier but de ce livre est d'apprendre à repérer ces situations de cauchemar, première manière de ne plus en être victime, et de s'en dégager. Producteur de l'émission « Arrêt sur images » sur France 5, chroniqueur de télévision au *Monde*, débusqueur des raccourcis, des manipulations et des délires médiatiques, Daniel Schneidermann met à profit son expérience pour analyser quelques cauchemars récents (y compris celui dont son journal a été récemment le sujet). Sans exonérer les téléspectateurs, les citoyens – à commencer par lui-même – de leurs propres emballements.

B 25500.8 U 10.03
ISBN 2.207.25500.X
18 €

Extrait de la publication